

Le temps des bilans

Anthony Purdy

Volume 17, Number 2 (50), Winter 1992

L'âge de la critique, 1920-1940

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/200964ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/200964ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0318-9201 (print)

1705-933X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Purdy, A. (1992). Le temps des bilans. *Voix et Images*, 17(2), 310–320.
<https://doi.org/10.7202/200964ar>

3. *Les Voies du fantastique québécois*, sous la direction de Maurice Émond, Québec, Nuit blanche, coll. «Cahiers du Centre de recherche en littérature québécoise/Séminaire», n° 3, 1990, 246 p.
4. *Littérature québécoise: la recherche en émergence*, sous la direction de François Dumont et Frances Fortier, Québec, Nuit blanche, coll. «Cahiers du Centre de recherche en littérature québécoise», 1991, 240 p.
5. François Dumont, *L'Éclat de l'origine: la poésie de Gatién Lapointe*, Montréal, L'Hexagone, coll. «Centre de recherche en littérature québécoise», n° 9, 1989, 95 p.
6. Pierre Rajotte, *Les Mots du pouvoir ou le pouvoir des mots. Essai d'analyse des stratégies discursives ultramontaines au XIX^e siècle*, Montréal, L'Hexagone, 1991, 211 p.
7. *La Vie littéraire au Québec. I: 1764-1805. La voix française des nouveaux sujets britanniques*, sous la direction de Maurice Lemire, avec la participation de Aurélien Boivin, Anne Carrier, Jacques Cotnam, Gilles Dorion, Kenneth Landry, Hélène Marcotte, Pierre Rajotte, Lucie Robert, Denis Saint-Jacques, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1991, 498 p.

Le temps des bilans

Anthony Purdy, Université d'Alberta

«Je vais avoir cinquante ans et je ne laisserai à personne le soin de dire que c'est le plus bel âge de la vie. Le demi-siècle. En plus des rides, sans doute le temps des bilans¹.» Ainsi Régine Robin dans son livre récent, *Le Roman mémoriel*, espèce d'autobiographie intellectuelle qui mêle archéologie du savoir et archéologie personnelle, en faisant le bilan d'une carrière universitaire qui embrasse vingt-cinq ans de recherche: de la «traversée offensive des savoirs» du milieu des années soixante à la transculturalité de la fin des années quatre-vingt. Certes, l'itinéraire intellectuel et existentiel de Robin est assez particulier et, bien qu'elle occupe un poste à la même université montréalaise que les auteurs des ouvrages recensés ci-dessous, sa position par rapport à l'institution littéraire québécoise est loin d'être aussi centrale que celle de trois anciens directeurs de *Voix & Images* (qui, d'ailleurs, hâtons-nous de le dire, n'ont pas tous atteint la cinquantaine²). Et pourtant, malgré les différences évidentes d'expérience et d'optique, il y a sans doute assez de ressemblances et d'échos ici pour qu'on puisse parler d'un effet de génération. Quelle génération? Celle formée «dans la foulée des belles années du structuralisme, du marxisme althusserien; à une époque d'optimisme intellectuel et épistémologique, dans un geste de conquête des nouveaux savoirs» sur les

sciences humaines (Robin, p. 28). Et que fait-elle maintenant, au début des années quatre-vingt-dix, « dans la cacophonie des postmodernismes, le choc amorti des avant-gardes sur fond de déclin américain³ », que fait-elle cette génération de structuralistes et de sémioticiens, la première à être profondément marquée par l'épanouissement des théories à la fin des années soixante? Elle fait, paraît-il, ses bilans.

*
**

Dans *Traverses de la critique littéraire au Québec*⁴, Jacques Allard a réuni sept essais, d'importance inégale, dont les plus anciens, réécrits ou augmentés ici, remontent jusqu'au début des années quatre-vingt. Une brève histoire de la critique littéraire (« des origines à nos jours » en 60 pages) est suivie d'une note sur l'absence d'une histoire de la pensée québécoise. Les trois essais de la deuxième partie proposent des réflexions sur la critique savante récente, sur le rapport à la France et à la francophonie, sur l'histoire de la revue *Voix & Images* et de la « nouvelle génération critique » dont elle a été l'organe. Enfin, « La critique face à elle-même », essai complété d'un post-scriptum, s'attarde sur les malheurs du littéraire au Québec et de son discours critique pour aboutir à une sorte de profession de foi de critique québécois.

Le thème principal du livre s'annonce dès l'avant-propos où l'on nous apprend que « la critique québécoise reste en grande partie une critique d'écrivain, quoiqu'elle soit de plus en plus alimentée par la recherche. Autrement dit: une critique "mondaine" où la culture "savante" est récente et parfois légère. » (p. 10) Aux questions et aux hypothèses que suscite une telle proposition — « Est-ce à cause de la jeunesse, ici, de la pensée et de son histoire? d'une crainte ancienne du savoir? ou de ses pesanteurs scolaires? » (*ibid.*) — on trouvera des réponses forcément partielles (et, on s'en réjouit, pas toujours sans équivoque) échelonnées sur l'ensemble de l'ouvrage.

Commençons par les « pesanteurs scolaires », cible facile s'il en est. Et pourtant, malgré le caractère éminemment lisible et abordable de son livre, en dépit aussi d'une reconnaissance, le plus souvent tacite, que la critique évolue depuis quelque temps vers une plus grande souplesse que dans ses années d'apprentissage scientifique, Allard refuse carrément de verser dans l'anti-intellectualisme qu'il condamne tout haut et sans ambages. En effet, les attaques contre la culture savante sont dénoncées comme faisant partie de l'aplatissement général que subit l'esprit critique au Québec — banalisation de la lecture

dans les mass-média, commercialisation du discours public — et comme étant solidaires de «la rigolade épaisse dont les intellectuels font ici souvent les frais» (p. 152). Il s'en prend surtout à ces intervenants du culturel — Denys Arcand, Arlette Cousture et Noël Audet⁵ en seraient des exemples récents — qui nient publiquement faire un travail d'intellectuel: «Tout se passe comme si nous avions, disons depuis la Révolution française honnie par nos ancêtres, une peur de l'idée développée, de ce qui s'appelle ailleurs la pensée ou la philosophie.» (p. 73) Cette «mise entre guillemets de la pensée» (p. 163) se manifeste surtout, selon Allard, dans notre obsession du mass-médiatisé, dans l'absence d'un discours public qui soit prêt à assumer pleinement ses responsabilités intellectuelles et culturelles:

Telle journaliste connue, tel cinéaste célèbre («à idées»), tel chroniqueur littéraire, tel écrivain, telle animatrice, tous ceux qui de la classe intellectuelle sont les plus médiatisés, se réfugieront aisément dans leur pratique, leur technique; en cacheront ou ignoreront les référents théoriques; afficheront assez volontiers leur mépris pour les «intellectuels», sans compter le dénigrement facile des universitaires qui représentent souvent le sommet de la bêtise «intello». Cette critique sans idées (à la façon cléricale, duplessiste, créditiste, ou plus récemment «libérale») ne crée pas d'esprit critique: elle est commérage, parlottage, clip, pub ou même «plogue». Ne pourrions-nous pas apporter autre chose? (p. 163)

Ce qui nous ramène, sur le plan littéraire, à la distinction initiale entre, d'une part, une critique «mondaine» d'écrivain et, d'autre part, une culture «savante» fondée sur la recherche, distinction qui est souvent vécue comme une fissure chez les universitaires qui sont aussi des critiques:

Il y a cette double face professionnelle chez beaucoup d'entre nous qui prennent souvent leurs distances, à divers titres et de diverses manières, à l'égard du «haut savoir», des «théories», des «grillès», du «jargonage» comme si, inévitablement, pour être «écrivains», il fallait n'être pas trop «savants» ou, si oui, le dissimuler. (p. 163-164)

Et Jacques Allard dans tout cela? S'inscrivant aussi bien dans la tradition (ansonnienne) de Camille Roy que dans celle (essayiste) de Gilles Marcotté, il insiste tout de même sur l'indispensable apport des outils de la recherche moderne. Les instruments de la sociocritique (Mitterand, Duchet, Belleau), de la thématique et de la phénoménologie (Richard, Bachelard), de la sémiotique (Barthes), sont ainsi intégrés à une pratique d'universitaire écrivain:

Je suis un commentateur à préoccupation pédagogique. Un praticien de la critique savante ou professionnelle qui voudrait rester un peu mondain (i.e. journaliste et écrivain). En cela, je suis profondément québécois, c'est-à-dire «impur», mixte, métissé, «normand», ambivalent». (p. 167)

Cependant, cette quête de la conjonction, cette poursuite d'une critique à la fois savante et mondaine, se complique du fait que les oppositions isomorphes constatées jusqu'ici (savant/mondain, chercheur/critique, universitaire/écrivain) se recoupent d'une autre, encore plus chargée au point de vue idéologique. Selon Allard, avec les études portant sur l'institution littéraire (certains essais d'André Belleau, les travaux du CRELIQ, l'ouvrage récent de Lucie Robert⁶, etc.), l'historien du littéraire aurait délaissé le point de vue ethnologique pour passer à celui du discours social saisi dans sa globalité: «Le littéraire est dorénavant saisi au-delà de la manifestation privilégiée d'une nation en quête de son territoire, pour être systématiquement situé dans le discours culturel ou social *in se* ou général.» (p. 93) Une telle évolution peut paraître, à première vue, anodine et inconsequente en dehors des manuels d'histoire littéraire: du fétichisme de la littérature comme expression privilégiée du pays on ne fait que passer à la fétichisation du discours social; la carte a pu changer de relief, mais les frontières restent intactes. Tel n'est cependant pas le cas. Car, en dépassant le regard ethnocentrique, des études comme celles de Pierre Nepveu⁷ ou de Simon Harel⁸ dépassent aussi l'axe strictement francophonique pour se situer «à divers niveaux de l'interculturel (le dialogue des cultures au Québec, au Canada ou dans le monde)» (p. 94) et pour faire entrer enfin la littérature québécoise dans «l'interdiscours du monde» (p. 108). Ainsi, à côté de l'opposition initiale recherche savante/critique mondaine (ou d'écrivain), se dessine une autre qui la recoupe de façon plutôt complexe: d'une part, le courant «ethnologique» qui «vit souvent d'un point d'ancrage qu'on pourrait aussi appeler celui des écrivains» et, d'autre part, le courant «interculturel» ou «transculturel» qui serait «plus porté sur la théorisation, à base sociologique, philosophique ou sémiotique, d'un dialogue des cultures» (p. 98). Mais, comme s'il reconnaissait l'arbitraire de ces rapprochements surtout intuitifs, Allard ne radicalise sa distinction complexe que pour la dissoudre dans la prolifération des exceptions:

Ainsi se démarqueraient davantage maintenant des écrivains et des écrivains de la critique, ceux de la nouvelle discursivité sociosémiotique et ceux de l'ancienne, même si les frontières sont parfois assez floues: beaucoup d'écrivains sont très informés (surtout les plus jeunes) et sont aussi assez «interculturels»; alors que certains «écrivains» savent «écrire» (poètes, romanciers, etc.) et restent parfois «ethnocentriques plutôt qu'«interculturels»... (*ibid.*)

Si l'on faisait abstraction de tous les cas d'exception prévus ici, on ne réduirait peut-être pas trop la pensée d'Allard en posant l'homologie suivante pour rendre compte des tendances les plus générales de la critique québécoise des années quatre-vingt:

critique mondaine : critique savante :

perspective ethnocentrique : perspective interculturelle.

Exprimée ainsi, de façon délibérément sommaire, la formule a de quoi déconcerter; car même si l'on accepte les deux paradigmes isolés, leur articulation laisse perplexe. (Et si, en avocat du diable, on faisait entrer dans l'équation d'autres axes, comme celui, géographique, de Québec/Montréal...?)

Reste la question de l'«autosuffisance» du Québec et des dangers éventuels de cette idéologie associée au point de vue ethnologique traditionnel évoqué par Allard. Car, malgré qu'on ait «accédé au niveau des formes contemporaines de l'expression littéraire, culturelle et politique grâce à tout le jeu complexe d'une vie intertextualisée, bâtissant notre discours au carrefour de nos rapports avec la France, le Canada anglo-saxon et les États-Unis» (p. 118), il serait impossible de nier le «peu de rapports critiques entretenus avec les trois autres éléments de [cel] quatuor pourtant fondamental» (p. 95). En effet, tout se passe ici comme si le paradigme des influences exerçait encore sa tyrannie particulière et que l'on n'eût jamais entendu parler des notions d'intertexte et d'interdiscours. À cet égard, l'ontologie québécoise resterait aussi incertaine que jamais :

Faut-il croire que la fameuse «question nationale» (et partant l'idéologie de la défense et illustration) pèse encore trop lourdement sur l'orientation de la critique (comme sur le reste du discours québécois)? Faudrait-il encore (plus que jamais) assurer le territoire (garder encore le fort) plutôt que de voyager? parce que c'est le monde entier qui (par l'immigration) nous rejoint, provoquant ce dérangeant discours de l'interculture? Le mode interrogatif qui surgit ici devrait indiquer aux non-initiés du domaine québécois l'incertitude et l'ambiguïté profonde qui marquent notre affirmation littéraire sinon politique, affirmation encore souvent plus «réactive» qu'initiatrice. (p. 95)

Mais si le Québec se doit d'accepter de se faire une place dans le village global, c'est surtout le rapport à la France qui préoccupe Jacques Allard. Se défendant contre l'accusation d'être «colonisé par la France» (p. 159) dont il avoue avoir été «hainamouré» (p. 136) à l'époque du lancement de *Voix et Images du pays* («militant de l'enseignement du français standard et de la littérature québécoise, fondant — en 1967 — l'Association des professeurs de français de Montréal [...] avant d'aller en France y faire une thèse de doctorat en littérature française»), il insiste sur l'indispensable apport du texte de France au bien-être de la culture québécoise. D'une part, parce que sans lui «l'états-unification de notre texte et de tout le peuple serait accomplie: nous serions louisianisés» (p. 122); d'autre part, parce que, si elle veut

circuler dans le corpus international, la littérature québécoise doit passer encore, qu'on le veuille ou non, par le rapport à la France, « car par elle nous parlons déjà au monde entier » (p. 169).

*
**

« Personnellement, je ne peux vivre sans la pensée française », avoue Allard. « Ma respiration intellectuelle ne peut se contenter de l'air québécois. De par la langue et la pensée, je me sens indissolublement lié à la civilisation mère [...] » (p. 168) En cela, il ressemblerait peut-être un peu à Marcel Dugas (1883-1947), « ce drôle d'exilé que sont assez souvent les intellectuels d'ici: "exilé" de France quand ils sont au Québec et du Québec quand ils vivent en France » (p. 24). Le cas de Bernard Andrès, immigrant qui, né à Oran, vit au Québec depuis 1973, est différent. À en juger par les essais de son livre récent, *Écrire le Québec: de la contrainte à la contrariété. Essai sur la constitution des Lettres*, son rapport tant à la France qu'au Québec est autrement problématique:

Les textes qui suivent s'échelonnent sur une quinzaine d'années. Ils témoignent d'un parcours et d'un choix. Venir d'ailleurs, découvrir un monde et une littérature, s'y plaire et s'y consacrer, mais garder l'esprit libre. Vis-à-vis du Québec et de la France, dans un entre-deux culturel nécessairement contraignant, contrariant, mais aussi productif, on l'espère. (p. 16)

La figure de l'entre-deux¹⁰ me paraît ici capitale car, en évoquant un certain dialogisme, elle rejoint l'un des sens du titre de l'essai de Jacques Allard, *Traverses*, dont la fonction est de signaler aux « voyageurs du littéraire autochtone » que la critique québécoise « est toujours cette drave, flottage parfois périlleux du texte national, même en eaux interculturelles et que son discours typique est celui de la tension, sa traverse la quête d'un équilibre toujours à refaire » (Allard, p. 11). Et dans ces eaux interculturelles, qui sont bien la réalité de notre monde postmoderne, comment éviter les deux dangers identifiés par Andrès, comment naviguer entre le Scylla de « l'ailleurisme » (« cette propension de la critique à appréhender son corpus en fonction de modes et de codes européens, français en l'occurrence¹¹ ») et le Charybde du « nombrilisme fleurdelysé » — « on ne s'enferme pas au village » (p. 12) —, du repli sur le seul corpus québécois, qui, poussé jusqu'à l'autarcie, risque de couper le texte national de l'interdiscours du monde, « stratégie suicidaire pour une littérature en émergence » (p. 181)? Pour sortir de ce dilemme, le critique nous propose deux chemins possibles.

La première stratégie adoptée par Andrès consiste à rompre avec les travaux récents sur «l'institution», notion devenue galvaudée et qui participerait de l'orientation trop normative des recherches européennes (Dubois, Bourdieu) dont le modèle de référence est le plus souvent la France aux XIX^e et XX^e siècles. Au lieu de «reconduire les *a priori* de la critique en cantonnant par exemple le Québec dans les «littératures minoritaires»» (p. 19), il envisage de recentrer la problématique sur le processus complexe de la légitimation en remontant aux toutes premières manifestations discursives de l'ancienne colonie: «revoir l'institution à partir des textes fondateurs, *constitutifs*» (*ibid.*), tel est le but de l'archéologie qu'Andrès nous propose. D'où la notion de «constitution» des lettres, plus axée sur le procès d'institutionnalisation que sur le produit et plus apte à rendre compte de la spécificité de la vie littéraire locale, de la diversité de ses formations discursives: «Récits de voyage, dramaturgie naissante, roman des origines, mémoires, discours épistolaire, pamphlétaire, parodique et d'avant-garde représentent l'essentiel du corpus.» (p. 17)

La première partie de l'ouvrage s'efforce donc d'évaluer comment s'est constitué le champ des lettres en Nouvelle-France, «comment, jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, le discours «canadien» apprend à se démarquer des métropoles (française, puis anglaise)» (p. 17). En plus d'un plaidoyer pour une archéologie des lettres québécoises, on y trouvera un essai sur la représentation de l'Indien dans les spectacles de Nouvelle-France et une étude sur le mémorialiste, Pierre de Sales Laterrière. La deuxième partie, consacrée au XIX^e siècle, comprend des chapitres sur Lacombe et sur Tardivel et analyse le jeu des contraintes discursives régissant la production littéraire à travers une institution dominée par le clergé. Enfin, dans la troisième partie, on passe de la contrainte à la contrariété en étudiant certaines pratiques marginales (parodie, pamphlet, polémique) au XX^e siècle.

La deuxième stratégie envisagée par Andrès se manifeste surtout dans un excellent essai sur «La parodie et les Nouveaux Mondes» ainsi que dans la conclusion du livre, «Du repli à l'ouverture: une littérature des Amériques». Il s'agit de renouveler l'épistémé comparative en déplaçant l'axe de la comparaison: «La solution ne consiste-t-elle pas à négliger tactiquement l'axe est-ouest, pour envisager dans une perspective verticale, à la lumière de l'expérience latino-américaine, l'évolution de la littérature québécoise?» (p. 181-182) La perspective adoptée sera donc celle de la (post)colonisation, laquelle permettrait d'éviter aussi bien «l'ailleurisme» que le nombrilisme en nous rappelant que d'autres littératures d'Amérique ont connu les mêmes difficultés d'émergence, le même relais obligé par l'Europe¹².

Entendons-nous: il ne s'agit pas, sous prétexte d'éviter un repli condamnable, de substituer à l'«aileurisme» parisien un nouvel aileurisme aux couleurs tropicales et pour changer d'exotisme, de diluer la «spécificité» québécoise dans quelque nouveau *melting pot* américain. (p. 180)

Il s'agit plutôt de changer de paradigme comparatiste en substituant à l'étude des «influences» celle des «arbres de dérivation énonciative» (Foucault). Ce qui ne veut pas dire qu'on jette la France aux oubliettes:

Chercher plutôt à comprendre comment la littérature métropolitaine a travaillé nos textes, y repérer des parallèles ou des écarts, comparer ces derniers à ceux repérés chez nos voisins américains: établir ainsi, dans une perspective continentale, l'économie des échanges littéraires et des dérivations discursives, sans jamais interpréter l'écart en terme d'erreur ou d'infidélité. (p. 186)

Quoique la logique de l'argumentation soit parfois moins que rigoureuse¹³, le projet d'une transculturalité restreinte tel qu'esquissé avec tant d'intelligence et d'enthousiasme par Andrès, me semble en général justifié, voire nécessaire.

*
**

Si Bernard Andrès fait la même distinction que Jacques Allard entre critique et recherche¹⁴, c'est pour affirmer dès l'abord que «la recherche n'est que l'antichambre de la critique» (p. 11) et pour ensuite condamner «la quinquillerie narratologique» (p. 14) ainsi que d'autres instruments d'un «certain appareil (apparat?) universitaire» (p. 12). En prenant ainsi ses distances par rapport aux «excès de l'analyse» (p. 13), Andrès fait preuve non seulement d'un certain scepticisme à l'égard du discours universitaire — «Après les belles certitudes des années soixante-dix, voilà les ratés du structuralisme et la confusion des sémiotiques» (p. 15) — mais aussi d'une certaine gêne paternelle devant ses propres péchés de jeunesse: «On ne se fait plus beaucoup d'illusion sur la vertu critique et l'infaillibilité des codes, schémas et autres carrés sémiotiques auxquels chacun(e) a sacrifié (*mea culpa*).» (p. 13) Ce qui a de quoi laisser songeur, étant donné que les études réunies ici constituent, de par leur sérieux et leur rigueur intellectuelle, de très beaux exemples de la critique savante des années soixante-dix et quatre-vingt.

Chez André Vanasse, par contre, nulle trace de cette crise de la critique universitaire qui hante, de façon bien différente, le livre

d'Andrès comme celui d'Allard. *Le Père vaincu, la Méduse et les fils castrés. Psychocritiques d'œuvres québécoises contemporaines*¹⁵ réunit huit études — sur Marcel Dubé, Réjean Ducharme, Victor-Lévy Beaulieu, Gérard Bessette, André Major, Adrien Thério, Gilbert La Rocque — faites entre 1971 et 1985. Ces huit essais, qui feraient bien partie d'une archéologie de la culture savante de la période, sont présentés ici sans gêne, sans réflexion critique rétrospective sur leur démarche, sur un ton de résignation amusée, indulgente, plutôt que de reniement :

Dieu que j'aurais voulu suivre le mouvement, continuer d'avancer sur les chemins de la critique, happer leur nouveau langage, mais ce fut plus ou moins peine perdue. Je suis l'éternel retardataire. En retard d'une décennie, d'une école, d'un mouvement. J'en ai souffert jadis. Aujourd'hui, je n'y pense plus, me disant que le plaisir d'écrire me comble suffisamment pour colmater ce sentiment de vide qui m'étreint chaque fois que je songe à tout ce que je n'ai pas lu et à tout ce que j'ai mal lu. À vrai dire, je ne connais de la littérature que deux ou trois choses. C'est celles-là que je n'ai jamais cessé de répéter, croyant à tout coup que j'inventais du nouveau... (p. 9)

Ton d'autobiographe donc, ton par exemple d'un Stendhal constatant dans sa *Vie de Henry Brulard* qu'il va avoir la cinquantaine, s'attardant sur ses fiasco et son très peu de succès pour en conclure : « À vrai dire, je ne suis rien moins que sûr d'avoir quelque talent pour me faire lire. Je trouve quelquefois beaucoup de plaisir à écrire, voilà tout¹⁶. » Mais d'où vient, chez Vanasse, ce ton si différent de celui adopté par ses deux collègues ? Du fait peut-être qu'à la distinction critique/recherche mise en évidence par Andrès et Allard, Vanasse substitue, pour tout de suite l'abolir, celle entre critique et création :

Y a-t-il une différence entre le critique littéraire et le créateur ? J'aimerais bien répondre par l'affirmative, mais plus j'avance dans l'apprentissage de l'écriture plus je sens qu'il n'en est rien. Ceux qui croient que le discours critique les met à l'abri de leur subjectivité se racontent de merveilleux mensonges. Nous sommes tous des fils de Narcisse. (p. 9)

Et le discours scientifique ? Au lieu de se réduire en « appareil (appareil ?) universitaire », comme chez Bernard Andrès, il se transforme ici en « écran protecteur » : « Il suffit de gratter un peu sur le tain pour qu'apparaisse derrière le miroir les traits flous de notre beau visage. Le miroir que nous promenons sur les œuvres, c'est sur nous qu'il se retourne en fin de course. » (*ibid.*)

Le lecteur est donc en droit de se demander si cet autobiographe malgré lui n'aurait pas réalisé la conjonction souhaitée par Jacques Allard, conjonction de critique mondaine (ou d'écrivain) et de recherche savante. Certes, tout en se servant d'outils bien universitaires

(en l'occurrence ceux d'une psychanalyse qu'on aura du mal à ne pas trouver dépassée), l'ouvrage de Vanasse reste, et c'est peut-être là l'essentiel, un livre sociable et tout à fait attachant. Qu'il s'agisse d'une interrogation des phantasmes érotiques chez Victor-Lévy Beaulieu, d'une analyse de la mauvaise mère (de la femme à la bouche rouge) dans les romans de Gilbert La Rocque, ou du rapport entre roman et autobiographie chez Gérard Bessette, sa lecture butte toujours sur les mêmes idées :

Elles concernent invariablement la dynamique familiale. Elles disent que l'homme et la femme n'arrivent que très rarement à se compléter. Elles disent qu'il n'y a pas d'amour heureux parce que la haine et la peur sont des empêchements constants à la fusion des corps et des âmes. Elles disent que les hommes et les femmes sont seuls et que la sexualité est la manifestation la plus terrible de leur détresse. Car la réunion des corps se fait, la plupart du temps, dans la souffrance. (p. 9-10)

Mais, en fin de compte, c'est peut-être moins pour ses analyses d'un imaginaire social tragique que l'on lira le livre de Vanasse que pour l'amabilité et la franchise de son ton; de même qu'on lit encore la *Vie de Henry Brulard* moins pour ses fameux démêlés avec l'Œdipe que pour le ton captivant d'un homme qui, à l'âge de cinquante ans, se met à écrire son autobiographie « sans [se] faire illusion, avec plaisir comme une lettre à un ami ¹⁷ ».

1. Régine Robin, *Le Roman mémoriel: de l'histoire à l'écriture du hors-lieu*, Longueuil, Éditions du Préambule, coll. « L'Univers des discours », 1989, p. 9.
2. Jacques Allard est né, comme Régine Robin, en 1939, alors qu'André Vanasse doit attendre le 6 mars 1992 pour fêter ses cinquante ans. Quant à Bernard Andrès, il est venu s'installer au Québec en 1973, Régine Robin peu après.
3. Bernard Andrès, *Écrire le Québec: de la contrainte à la contrariété. Essai sur la constitution des Lettres*, Montréal, XYZ, coll. « Études et documents », 1990, p. 15.
4. Jacques Allard, *Traverses de la critique littéraire au Québec*, Montréal, Boréal, coll. « Papiers collés », 1991, 212 p.
5. Rappelons la vivacité des propos que Jacques Allard et Noël Audet ont échangés dans les pages de *Lettres québécoises* (« Écrire et penser au Québec? », numéro 61, printemps 1991, p. 7-11).
6. Lucie Robert, *L'Institution du littéraire au Québec*, Québec, Presses de l'Université Laval, coll. « Vie des lettres québécoises », n° 28, 1989, 272 p.
7. Pierre Nepveu, *L'Écologie du réel. Mort et naissance de la littérature québécoise contemporaine*, Montréal, Boréal, coll. « Papiers collés », 1988, 245 p.
8. Simon Harel, *Le Voleur de parcours. Identité et cosmopolitisme dans la littérature québécoise contemporaine*, Longueuil, Éditions du Préambule, coll. « L'Univers des discours », 1989, 309 p.
9. La question de la langue est évidemment capitale. C'est ainsi que la condamnation de l'anti-intellectualisme québécois s'accompagne, chez Allard, d'un refus de l'appauvrissement plus ou moins consenti de la langue française parlée ici, dans cette dérive du sémantique, ce débrailé phonétique qui me font souvent rêver de parler vraiment italien ou même tout simplement anglais: peut-être arriverais-je

alors à mieux penser, puisqu'ici ma maîtrise (tout juste convenable) du français paraît parfois "anormale" où reste encore souvent à défendre sinon même à justifier» (p. 73-74).

10. Cf. la solution de l'entre-deux (entre-deux-langues, entre-deux-idéologies, entre-deux-mémoires) proposée par Régine Robin et qui vise la constitution, dans l'incertitude et le précaire, d'un nouvel imaginaire social, d'une identité floue, pluriculturelle, «identité de traverse» (cf. Allard): «Le cosmopolitisme auquel je pense, n'est pas un hors-lieu vécu dans l'aliénation et le malheur, dans le désir des enracinements. Non. Il est une position consciente, assumée. Il consiste à traverser les codes, à s'en jouer, à développer une parole nomade qui ne soit pas une parole d'exil» (Robin, p. 184-185).
11. Bernard Andrès, *op. cit.*, p. 180, note 3. Cf. Jean-Claude Germain, entrevue accordée à *Voix & Images*, vol. VI, n° 2, hiver 1981, p. 169-187.
12. Andrès renvoie au «Dossier comparatiste Québec-Amérique latine», paru dans *Voix & Images*, vol. XII, n° 1 (34), automne 1986.
13. Témoin le glissement qui se produit quand Andrès tente de rapprocher les littératures du Brésil et du Québec «en raison de leur importance relative sur les continents sud et nord-américains» (p. 187). Le lecteur rendu perplexe par cette leçon de géographie peu orthodoxe sera éclairé par la note qui se trouve en bas de la page et qui lui apprend que «le Canada et le Brésil figurent approximativement chacun la moitié de la superficie de leur continent respectif». (C'est moi qui souligne.)
14. La distinction semble remonter, chez Andrès comme chez Allard, à celle faite par André Brochu dans une conférence prononcée à l'Université de Montréal en septembre 1987. Le texte de cette communication, intitulée «Critique et recherche», a été repris dans André Brochu, *La Visée critique. Essais autobiographiques et littéraires*, Montréal, Boréal, coll. «Papiers collés», 1988, p. 137-149.
15. André Vanasse, *Le Père vaincu, la Méduse et les fils castrés. Psychocritiques d'œuvres québécoises contemporaines*, Montréal, XYZ, coll. «Études et documents», 1990, 121 p.
16. Stendhal, *Vie de Henry Brulard*, Paris, Garnier, 1961, p. 8.
17. *Ibid.*, p. 11.